

Lacan Quotidien



N° 844 – Lundi 17 juin 2019 – 06 h 58 [GMT + 2] – lacanquotidien.fr



Le réel des exils

EN AVANT

Le double exil de la vérité par Miquel Bassols

L'exil et l'impossible retour par María Luisa Capella

Les exils et ses silences par Silvia Dutrénit Bielous



Le double exil de la vérité

par Miquel Bassols

Je ne peux commencer ce Forum sur « L'exil » au Mexique sans faire référence à l'épisode, pas si lointain, qui a laissé une marque indélébile dans l'histoire de l'Espagne qui a encore des effets aujourd'hui : l'exil des républicains espagnols et catalans qui, après avoir été obligés de fuir la soi-disant « Guerre civile espagnole », ont trouvé ici un lieu d'accueil. De 1939 à 1942, sont arrivés environ 25 000 réfugiés espagnols ; 4 000 venus de Catalogne. Le Mexique est le pays qui a accueilli le plus de réfugiés, accordant la nationalité mexicaine à tous ceux qui la demandaient. Rappelons qu'il a été le seul pays au monde à ne jamais reconnaître le nouveau régime du dictateur Franco, se distinguant dès le début.

Parmi les réfugiés, des intellectuels tels María Zambrano, Max Aub, Luís Buñuel, Josep Carner, Joaquim Xirau, Avel lí Artís Gener, José Gaos, Tomás Segovia (1), et un long *etcetera*. D'abord *émigrés*, après un certain temps, ils se sont reconnus comme *exilés*.

Dès lors, deux questions se posent :

- Quand un réfugié devient-il un exilé ? La réponse semble facile : Il devient un exilé quand il sait qu'il ne peut plus retourner là d'où il vient.
- Un exilé cesse-t-il d'être un exilé à un moment de sa vie ? Même lorsqu'il peut enfin retourner à l'endroit qu'il a dû fuir, cesse-t-il- être un exilé ? Plusieurs réponses sont possibles, sans être équivalentes.

*

Dans les documents sur ce moment crucial de l'histoire espagnole et mexicaine, j'ai trouvé une information qui m'a beaucoup surpris. Un illustre diplomate du nom de Narciso Bassols figure parmi les politiciens mexicains qui ont le plus contribué à rendre cet accueil de réfugiés espagnols possible. Il a été l'un des principaux exécutants de la politique d'accueil et

de naturalisation du président Lazaro Cárdenas. En dépit de son nom catalan, Narciso Bassols est né au Mexique, fils d'un certain Nacís Bassols, lui-même né en Catalogne, guitariste remarquable qui a dû s'exiler d'Espagne au milieu du XIX^e siècle pour s'être rebellé contre le général Espartero. Il a décidé de rester au Mexique après l'un de ses concerts. Il n'y a pas tant de Bassols originaires de Catalogne qui se baladent dans le monde, tous viennent de la Provence de Girona, comme mon grand-père. Alors je déduis que ce Narcís Bassols doit être l'un de mes proches plus ou moins éloigné. Comme vous pouvez le constater, j'ai donc mes raisons de m'intéresser à ce moment important de l'exil des Espagnols et des Catalans au Mexique.

*

À la lecture des témoignages de cette funeste expérience qu'est l'exil, nous trouvons toujours une vérité : le sujet exilé est « condamné à la mort dans la vie », ainsi que l'ont déjà remarqué Aristote et Cicéron à l'époque où l'exil équivalait à être déterré (*desterrado*), littéralement hors de la terre, sans terre, en dehors du monde des vivants. Un déterré n'était plus un citoyen, c'est-à-dire avait cessé d'être un être en tant que tel – « être-là sans être » (*estar sin ser*), telle est l'impossible grammaire toujours au cœur de l'exilé.

Aujourd'hui pourtant, l'exilé se distingue du banni, bien qu'il l'inclut toujours d'une manière ou d'une autre. L'exilé est aujourd'hui un être « décalé » (*fuera de lugar*), mais qui cherche sa place dans un Autre lieu et qui, depuis cette Autre place, semble aborder la vérité de l'être tel un « être sans être là » (*ser sin estar*) dans un endroit fixe et déterminé. Ce n'est plus « être là sans y être », mais aborder son « être sans être là ». José Gaos a créé le néologisme trans-terré (*trans-terrado*) pour parler de son expérience de l'exil en tant qu'ayant retrouvé son être, un être toujours « décalé », à la place de l'Autre, de même les exilés républicains espagnols au Mexique l'ont retrouvé dans une communauté de langue.

Suivant cette expérience, l'exil semble une caractéristique de l'être contemporain, toujours décalé.



María Zambrano a revendiqué l'expérience de l'exil, avouant y avoir trouvé « la forme la plus pleine de se sentir espagnole » (2). Le moment du retour peut alors devenir pour l'exilé une expérience extrêmement difficile, presque celle d'un double exil ou d'un exil élevé au second degré. Au moment de son retour en Espagne en 1934, María Zambrano a revendiqué sa condition d'exilé en tant que « non-lieu » à partir duquel elle a pu repenser la mémoire de la République espagnole et critiquer la politique de la soi-disant « transition » alors que le post-franquisme avait pensé liquider, oublier, ce moment- là : « Nous deviendrions antifranquistes si nous nous immergions dans le moment historique de l'Espagne d'aujourd'hui et donc nous perdrons notre condition d'exilés. Est-ce qu'on nous demande de cesser d'être exilés pour être antifranquistes ? Avec cela, nous sommes éliminés du processus historique et il peut y avoir deux raisons à cela : éliminer le passé de façon déraisonnable et éliminer le fantasme de la guerre civile qui se pense comme une menace, une répétition de l'Histoire » (3).

Le témoignage de María Zambrano est doublement puissant à l'heure où le prétendu « pacte de transition » montre en Espagne comment s'ouvrent des fissures d'un bout à l'autre et peut surgir le pire du retour des dieux obscurs, de l'autoritarisme et d'un franquisme ressuscité. Même le mot « exil » et l'expression « prisonniers politiques » ont été expressément interdits dans les médias au cours de la période électorale que nous venons de passer en avril dernier dans l'État espagnol. Plus que jamais, résonnent les mots de María Zambrano : « Le passé doit être assimilé, pas éliminé, mais avant, il doit être reconnu dans sa vérité [...]. La pacification doit advenir de tous et d'une manière spécifique de l'exilé qui est un enterré vivant, une représentation d'Antigone, symbole de la conscience enterrée vivante » (4).

La référence à Antigone n'est pas sans importance pour nous, lecteurs du Séminaire *L'Éthique de la psychanalyse* où Lacan a fait précisément un commentaire lié à cette position éthique. Comme Antigone, l'exilé peut devenir porteur d'une vérité ignorée de lui-même, d'un texte écrit dont il ne pourra pas lire la vérité. Ainsi, pouvons-nous dire qu'un exilé ne cesse pas de l'être tant qu'il n'a pas fait entendre la vérité dont il est porteur dans lieu d'où il a été exclu, déterré.



*

À partir de quand pouvons-nous dire alors que quelqu'un est un exilé ? Non seulement à partir du moment où il ne peut plus retourner à son pays, mais quand il se reconnaît lui-même porteur d'une vérité refoulée. Quand enfin il peut retourner d'où il a été obligé de partir, il peut découvrir avec une certaine inquiétude qu'il est aussi un étranger chez lui, que ce lieu est perdu pour toujours.

J'évoquerai simplement l'exemple d'un sujet exilé qui, retournant dans son pays d'origine, rêvait nuit après nuit qu'il ne pouvait pas y retourner. Il y avait alors un deuxième exil, l'exil de la vérité de l'inconscient, singulier et non transférable. C'était un double exil de la vérité. Il y avait la vérité historique de l'exil, d'où il est revenu et qu'il avait partagé avec ses compatriotes. Et Il y avait aussi sa propre condition de sujet exilé, l'exil subjectif, intime et singulier, l'exil de son rêve qui revenait comme le nœud le plus réel de son expérience.

Comment ne pas reconnaître dans l'exilé l'une des figures du sujet de l'inconscient, celle qui porte précisément, là où il va, un texte écrit dont il méconnaît nécessairement la vérité et qu'une analyse peut l'aider à déchiffrer ? Le sujet de l'inconscient est un sujet en exil permanent. C'est le plus réel du sujet comme Lacan a pu le souligner dans ses *Écrits* : « Car pour le réel, quelque bouleversement qu'on puisse y apporter, il y est toujours et en tout cas, à sa place, il l'emporte collée à sa semelle, sans rien connaître qui puisse l'en exiler. » (5)

C'est précisément ce réel qui ne change jamais, celui qui revient toujours à la même place dans une répétition incessante au-delà de toute migration géographique, qui se fait quelquefois le plus difficile à supporter et à élaborer dans l'expérience de l'exil lui-même. C'est à ce réel que chacun de nous est confronté, aujourd'hui, à une époque de migrations de plus en plus globalisées.

Traducido al francés por Cinthya Estrada-Plançon

Intervention prononcée au Forum « Exil », organisé par Zadig – La movida Latina, Mexique, 2 mai 2019.

1 : Traducteur espagnol des *Écrits* de Jacques Lacan dont María Luisa Capella, qui a partagé la table avec nous dans ce Forum, a été la compagne pendant vingt-cinq ans.

2 : D'après Aguirre A., Sánchez Cuervo A. & Roniger L., *Trois études sur l'exil*, prologue de L. do Senkman, Université Autonome de Puebla, Mexico, 2014.

3 : *Ibid.*

4 : *Ibid.*

5 : Lacan J., « Le séminaire sur “La Lettre volée” », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p 25.





L'exil et l'impossible retour

par **María Luisa Capella**

« La mémoire ne se repose pas, elle est toujours présente »

María Zambrano

Aujourd'hui que l'exil espagnol de 1939 au Mexique commémore ses quatre-vingts ans, il est intéressant de réfléchir à propos des migrations et des exils. À l'époque, la démarcation entre migration et exil était clairement définie. Partir en exil se faisait pour des causes politiques, c'était le risque de perdre la vie ou de « gagner » la prison à vie qui obligeait les gens à trouver un refuge. Ce n'est pas par hasard que les Espagnols sont venus au Mexique ont été appelés (eux-mêmes se reconnaissaient ainsi) « réfugiés », *refugíberos* ou *refugachos*. Le terme « migrants » désignait ceux qui pour des causes économiques décidaient – et ceci est clef – de s'en aller dans un autre pays, une autre région, pour améliorer leur situation, leur qualité de vie. Cette différence a presque disparu aujourd'hui : les migrants partent parce qu'ils n'ont pas d'autre solution ; ils partent pour sauver leur vie.

Les migrations humaines sont de nos jours une des plus grandes préoccupations des dirigeants politiques et sociaux (pour le meilleur et pour le pire), des analystes et de la société en général.

Parmi les migrations humaines, si l'on inclut tous les déplacements pour des motifs économiques ou bien suite à des persécutions politiques, comment se situe l'exil espagnol au Mexique de 1939 ? Notons qu'à son propos, on sait beaucoup plus de choses au Mexique qu'en Espagne, malheureusement. Il peut être conçu comme une période historique enfermée dans le temps. Il importe néanmoins d'y revenir non seulement pour l'importance de la mémoire collective dans ces procès sociaux, mais aussi pour réviser, prendre note et collecter quelques outils qui puissent nous servir pour mieux comprendre les déchirants procès migratoires du monde actuel.

Je vais réviser deux chapitres exemplaires de cet épisode historique desquels on peut tirer quelques leçons : d'abord le rôle gouvernemental et diplomatique du Mexique, par conséquent l'insertion de ce groupe dans la société mexicaine. L'autre chapitre c'est l'impossibilité du retour de l'exilé, donc du migrant.



Accueillir

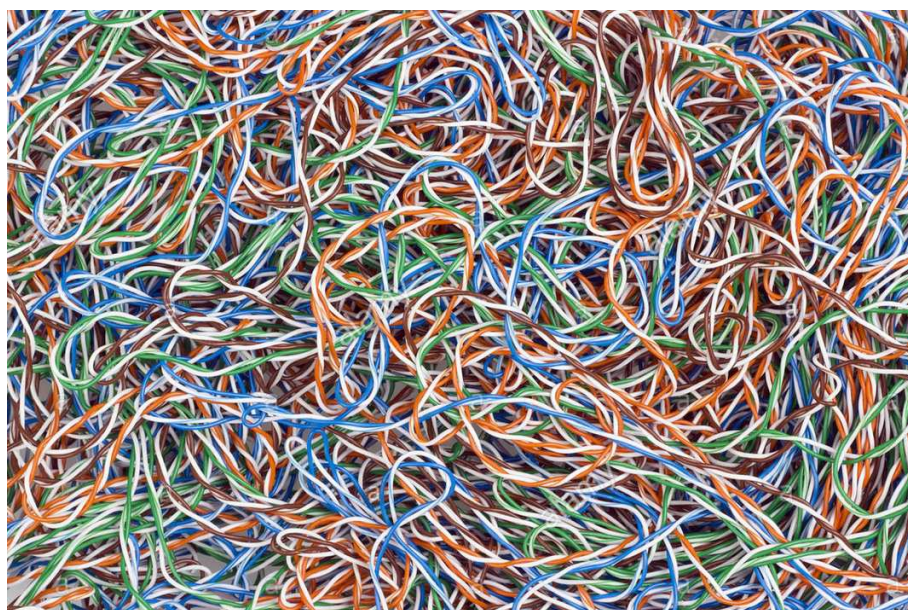
La bonne insertion des exilés espagnols dans la société mexicaine a pu se faire grâce à la très claire politique d'asile du gouvernement, ainsi qu'à l'affinité idéologique des deux pays, affinité fondée dans la lutte contre le fascisme.

Le Mexique des années 1930 pourrait facilement donner des leçons aux dirigeants actuels, leur apprenant que l'intégration est, en premier lieu, un enjeu du pays d'accueil, qui a le devoir de mériter ce nom. Les réfugiés de la Guerre civile espagnole ou de la Seconde Guerre mondiale qui arrivaient au Mexique étaient en effet accueillis, au point que le gouvernement faisait pour les intégrer un effort encore plus grand que pour ses propres citoyens. Les efforts pour intégrer un étranger sont un mensonge s'ils sont faits d'*exigences* en lieu et place d'*offres*. L'extraordinaire politique d'accueil du gouvernement de Lázaro Cárdenas a perduré (de façon plus ou moins solide) longtemps après la fin de son mandat, tandis que d'autres aspects de ses actions disparaissaient plus rapidement. Profitons de toute opportunité pour rappeler – car on sait combien peut être trompeuse la mémoire historique – que le gouvernement mexicain a été le seul membre de la Société des Nations qui s'est opposé à la politique de non-intervention pendant la Guerre d'Espagne. À la fin de cette guerre et pendant l'occupation nazie en France, les premières offres d'asile ont été faites par des diplomates mexicains qui se sont consacrés, maintes fois d'une manière héroïque, à aider les persécutés de ces guerres en leur ouvrant les portes de leur pays. Les premiers ont été les réfugiés espagnols des ignobles « camps de concentration » français.

Je ne peux ici développer, mais je soulignerai que quand il a été suggéré à Lázaro Cárdenas qu'un réfugié politique ne devait pas être admis sans un interrogatoire préalable, il a répondu qu'il n'était pas convenable d'être impoli avec des gens en danger de mort qui en outre avaient combattu le fascisme.

Ici, je voudrais rappeler que l'Espagne et le Mexique, aux début des années 1930, avaient les mêmes valeurs, leurs dirigeants partageaient les mêmes idéaux : d'un côté, les révolutionnaires, de l'autre, les républicains. Cet intérêt commun a été bien représenté dans un pamphlet découvert par le journaliste Felix Población dans les « archives mineures de l'Histoire, parfois si révélatrices ». Ce pamphlet, édité par la maison Gutemberg à Guadalajara en Espagne le 31 mai 1931, avait une épigraphe qui enjoignait « aux bonnes personnes » de lui donner la plus ample diffusion. Ce bulletin contient quelques principes républicains : *Aimer la justice par-dessus tout ; Vénérer la dignité ; Vivre honnêtement ; Intervenir correctement dans la vie politique ; Cultiver l'intelligence ; Propager l'instruction ; Travailler ; Faire des économies ; Protéger les plus faibles ; Ne pas chercher son bénéfice propre aux dépenses des autres, etc.*

Le résultat de ce processus de solidarité, de compréhension et d'intégration peut être illustré par ce souvenir : en 2011, l'université Paris 8 a remis le titre de Docteur *honoris causa* à Elena Poniatowska et Tomás Segovia dans le cadre d'une journée consacrée au Mexique, intitulée « Métissage de rêves » ; ni l'un ni l'autre n'est né au Mexique, pourtant tous deux y représentaient ce pays.



Le retour

Je vous propose d'entendre la voix de quelques exilés espagnols au Mexique expliquant les raisons qui les ont motivés à rentrer en Espagne ou pas. Ces propos ont été fondamentalement recueillis lors d'interviews réalisés dans le cadre du Projet d'Histoire orale « Réfugiés espagnols au Mexique (1978-1990) » :

« L'Espagne m'a donné une impression très douloureuse parce que je n'ai pas trouvé dans la réalité l'impression optimiste qu'on avait depuis le Mexique [...] j'ai trouvé que beaucoup de mes anciens amis étaient très impliqués dans le franquisme [...] J'ai trouvé, par exemple, que mes neveux de seize ou dix-huit ans ne savaient pas pourquoi j'étais partie en Amérique. C'est-à-dire qu'on a dû cacher beaucoup de choses [...] on s'était déraciné de Espagne [...] On n'avait aucun sujet de conversation avec personne, c'est la réalité. Je suis devenue très déprimée... » (Soledad Alonso).

« L'Espagne, dans les années soixante, m'a paru beaucoup trop triste. Je fréquentais très peu d'amis. Je suis revenu et je m'en suis rendu compte... Cette société n'a rien à voir avec celle qui a précédé la guerre. » (Francisco Ayala).

« Ici les gens n'avaient pas confiance en nous et nous, on ne faisait pas confiance non plus. Parfois on disait des choses, mais toujours des choses qui déguisaient nos vrais sentiments [...] après tout, on est un peu étrangers ici. » (Arturo García Gual).

« Ce n'est plus pareil ; on ne retrouve pas l'Espagne qu'on a laissée. » (Francisco Giner de los Ríos).

« Je me sens plus à l'aise au Mexique, davantage dans mon environnement [...] je n'arrive pas, et je le dis avec malheur, à comprendre mon pays. Après quarante ans, comme si je pouvais le comprendre ! [...] Et cette incompréhension ne me permet pas de me stabiliser, c'est comme si j'étais assise sur des pointes métalliques. » (Veneranda Manzano).

« Ici j'ai une vie assez isolée, n'est-ce pas ? J'essaie de ne pas être en contact avec les gens. J'ai retrouvé des anciens camarades qui se sont très bien comporté avec moi, d'autres pas autant. » (José Luis Benlliure).

L'exemple culminant de ce que le retour pouvait produire comme effet, c'est le journal de Max Aub pendant son voyage en Espagne, *La Poule aveugle*. Ce livre est la chronique la plus crue de la façon dont l'histoire a giflé les exilés espagnols tout en les éliminant du cours de l'histoire, de la façon dont la possibilité d'intervenir ou d'agir, au sens historique du mot, leur a été arrachée, de celle dont ils n'ont pas réussi à s'insérer de nouveau. A la fin, M. Aub écrit : « Je suis rentré et je repars. Pas même un moment je me suis senti comme faisant partie de ce nouveau pays, qui a usurpé la place de celui qui avant était ici. » (p. 408).

Que crois-je qu'il se soit passé dans ce possible retour impossible ?

« L'exil est un chemin sans retour. Retourner à la terre d'origine est toujours décevant. Il n'y a pas de retour possible » : telles sont les paroles de Tomás Segovia. Pour lui, l'identité est effacée, il n'y a pas de reconnaissance, comme Hegel le pensait.

Comme possible conclusion, on peut dire que la société espagnole, la dictature d'abord, puis la modernité mal comprise, ont participé de la tendance à très peu se souvenir de son passé récent. La société espagnole n'a pas fait l'*anagnorisis* si nécessaire avec le retour d'exil. Les anciens rhétoriciens, dont Aristote, donnaient beaucoup d'importance à ce moment, où deux personnages se retrouvent et se reconnaissent, que ce soit sur la scène, dans le poème épique ou la nouvelle.

Dans ces récits sur le retour d'exil, il n'y a pas eu d'emblée l'*anagnorisis* dont les exilés avaient tant besoin pour récupérer leur identité, non pas pour récupérer leurs racines, mais pour pouvoir se reconnaître eux-mêmes.

Traduction Paola J. González Castro

Intervention prononcée au Forum « Exil », organisé par Zúñiga – La movida Latina, Mexique, 2 mai 2019.



Les exils et ses silences

par Silvia Dutrénit Bielous

« L'exil n'est pas le simple transplant d'une terre à une autre, ni le fait de retrouver dans la nouvelle terre ce qu'on a perdu en quittant de force celle d'origine, mais la perte de la racine, du centre. C'est un vivre en suspens, coupé en deux, entre la terre sur laquelle on marche et celle où l'on rêve de retourner ».

Sánchez Vázquez (1)

Je voudrais commencer par situer la place depuis laquelle je vous parle. Je suis historienne du temps présent, qui a été défini par Bédarida (2) comme le « temps de l'expérience vécue ». Mon chemin biographique est un parcours vital, marqué par mon propre exil et les migrations familiales – ma mère, petite, a dû quitter la Pologne. J'ai choisi le Mexique comme lieu de résidence définitive. Mon mari et moi sommes arrivés ici il y a plus de quarante ans, faisant de ce pays celui où sont nés nos enfants et petits-enfants.

L'exil me lie étroitement à ceux qui, de peur de perdre leur liberté et même leur vie, se déplacent vers d'autres territoires. J'inclus ceux qui prennent ce chemin face à l'impossibilité, réelle ou subjective, de vivre dans une quotidienneté de persécution. Cette inclusion, qui donne sa valeur à la subjectivité, résulte aussi de ce que j'ai appris en tant qu'historienne.

Le philosophe Sánchez Vázquez, depuis sa propre expérience d'exilé, décrit de façon magnifique l'impression inhérente à cette condition – souvent partagée lorsqu'il s'agit d'un exil de longue durée. Aussi ai-je choisi une citation de lui en exergue de ce texte.

Couleurs de l'exil

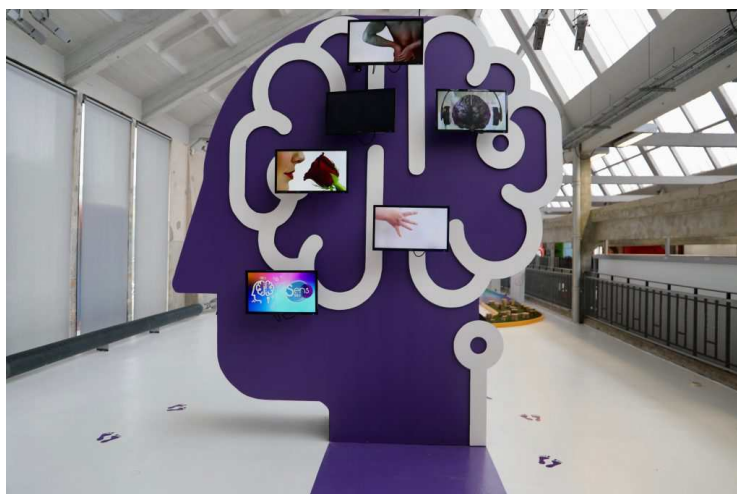
Le Mexique est un territoire reconnu comme lieu d'asile et de refuge pour des milliers de poursuivis, malgré la stratégie sélective mise en place par l'État. Rappelons que depuis l'accueil emblématique des réfugiés espagnols de nombreux Latino-américains au cours de la guerre froide y ont trouvé refuge. Pendant plusieurs décennies et sur plusieurs générations, ont eu lieu des exils massifs et prolongés, provoqués par des régimes répressifs et des conflits politiques.

Une image récurrente du Mexique est celle de rues remplies d'odeurs et de couleurs, caractéristique d'un pays multiculturel enrichi par les origines diverses de ses alluvions migratoires. En particulier, la ville de Ciudad de México, autrefois « Ville des Palais », où se rassemblent la plupart des exilés, qui partent ensuite vers d'autres lieux dans l'immense territoire.

Ma recherche sur les grands mouvements d'exile, comme sur les plus petits, et plus spécialement ceux provenant du Cône Sud, corrobore l'idée qu'il faut parler d'exils au pluriel. Je prends appui sur une communauté composée tel un arc-en-ciel de couleurs politiques, sociales, syndicales, professionnelles et générationnelles. De plus, chaque personne vit son propre exil d'après sa subjectivité. Avec le temps, si on arrive à créer un espace pour l'écoute, les souvenirs mis en mots montrent « leurs couleurs », et « peignent un grand tableau » tissé de ces traces d'exils.

L'idée d'une diversité dans un tout de l'exil, observé et étudié généralement chez des sujets adultes, a été l'axe de mon dernier livre, *Ces enfants de l'exil* (3). Mon expérience m'a menée à aborder des questions concernant les enfants. L'exil se perçoit-il et se vit-il de la même façon chez les enfants et chez les adultes ? Partagent-ils le concept même d'exil ?

L'historienne du présent que je suis utilise l'entretien comme outil privilégié : on s'y déplace dans plusieurs présents. Le présent remémoratif est mouvant et peut interagir entre au moins trois générations. Dans chacune d'elles et dans leur ensemble, existe un rapport de contemporanéité qui anime l'intérêt et devient un défi. Comment démêler ce que signifie la transmission inter- et trans-générationnelle ? Les formes de transmission sont variées et complexes. Le narratif ne prime pas nécessairement. La transmission opère aussi sous forme visuelle, auditive, gustative : c'est un monde passionnant et aussi fortement émotionnel.



Nuances et silences : une empreinte singulière

De plus, les traces douloureuses du *non-parlé*, du *non-dit*, les silences et les émotions peu comprises pendant l'enfance ou au moment de la puberté, les secrets « exigés » à l'occasion, les peurs issues des moments difficiles de la fuite, de l'expulsion, prennent une grande force. Le processus de transmission est précédé et accompagné depuis avant la naissance, dans un espace et un contexte historique précis.

Guy Briole affirme que « chacun réagit avec sa propre singularité face aux situations les plus extrêmes » (4). En fonction des circonstances, face au changement soudain et traumatique de leur espace et de leur entourage social, les parents ou les grands-parents à l'origine de la transmission, réagissent chacun d'une façon différente. C'est pourquoi il faut reconnaître, avec G. Briole, des nuances dans les différents moments du parcours existentiel de chacun, lesquels « avec plus ou moins de difficultés laissent des cicatrices, indélébiles ou fermées, qui courent toujours le risque de s'ouvrir » (5).

Dans tous les moments de l'exil, et surtout dans la circonstance limite du retour, surviennent des ruptures dans tous les aspects de la vie qui s'infiltrant, interfèrent et désordonnent la transmission.

Sans nous lancer dans un débat sur « la fin de l'exil ou l'exil sans fin », il est certain que persiste une empreinte de l'exil.



D'autres silences

Combien de temps un exilé au Mexique met-il pour comprendre le contexte politique de l'État biface qui lui offre une protection ? Il est difficile de s'occuper, voire de se préoccuper des événements qui ont eu lieu sur le territoire, étant donné qu'on n'est pas tout à fait là, qu'on a le cœur et l'engagement ailleurs, que l'on éprouve éloignement ou étrangeté, sans compter l'interdiction expresse – constitutionnelle au Mexique – faite aux exilés, de se mêler des affaires de politique intérieure du pays d'asile.

Dans le Mexique des années soixante et suivantes, la politique intérieure n'était pas éloignée de la doctrine de sécurité nationale de la guerre froide. La figure de l'ennemi intérieur était présente dans le discours, comme dans l'action répressive. Et même si le Mexique abritait les persécutés de la région, il mettait aussi en œuvre, sur son territoire, les tactiques répressives appliquées au Sud. On a connu ici, comme ailleurs, la torture, les disparitions, et même « les vols de la mort ».

Les exilés n'ont-ils rien vu ou ne voulaient-ils rien voir ? Ils ont en tous cas gardé le silence. Ils avaient du mal à comprendre que ce Mexique, si merveilleux pour eux, était en même temps dur, controversé et meurtrier.

Il est arrivé souvent que ceux qui sont rentrés dans leur pays d'origine assistent à la célébration de la fête nationale du Mexique du 15 septembre à l'Ambassade mexicaine. Le Mexique était resté dans leur cœur et leurs identités, perméables. Ce n'est qu'à partir des événements d'*Ayotzinapa* (6) qu'a pu émerger le refus d'y célébrer le « Cri d'indépendance » – une distance temporelle et émotionnelle avec la politique interne, très complexe et changeante du Mexique, ayant été nécessaire pour refuser tout ce qui provenait de l'État mexicain, mais non pas de sa société, bien sûr.

C'est assurément sans oublier les mille deux cents disparus des années soixante et soixante-dix que nous poursuivons au Mexique l'étude et les réflexions sur les exils.

Intervention prononcée au Forum « Exil », organisé par Zadig – La movida Latina, Mexique, 2 mai 2019.

1 : Sánchez Vázquez A., *Una trayectoria intelectual comprometida*. México, FFyL-UNAM, 2006.

2 : Bédarida F. et coll., *L'histoire et le métier d'historien en France 1945-1995*, Paris, Maison de Sciences de l'Homme, 1995.

3 : Dutrénit Bielous, S., *Aquellos niños del exilio. Cotidianidades entre el Cono Sur y México*, México, Instituto Mora, 2015.

4 : Briole G., "Después del horror, el traumatismo". *El Psicoanálisis*. Revista de la Escuela Lacaniana de Psicoanálisis, n° 7, Julio 2004, p. 57-67.

5 : *Ibid.*

6 : Ayotzinapa : nom d'une ville mexicaine qui est devenu le symbole de l'événement de la disparition de 43 étudiants de l'École normale rurale Raúl Isidro Burgos, en septembre 2014.



Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur

1, avenue de l'Observatoire, Paris 6^e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6^e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).

Rédactrice en chef : Virginie Leblanc avec Pénélope Fay (virginie.leblanc@gmail.com ,
faypenelope@gmail.com).

Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

Maquettiste : Luc Garcia.

Relectures : Sylvie Goumet, Michèle Rivoire, Pascale Simonet, Anne Weinstein.

Électronicien : Nicolas Rose.

Secrétariat : Nathalie Marchaison.

Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.

Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Virginie Leblanc ; Eve Miller-Rose.

pour accéder au site LacanQuotidien.fr [CLIQUEZ ICI](#)